

RAYMOND PAGE

TERRE D'OMBRES  
ET  
DE LUMIÈRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531256

Dépôt légal : juin 2026

« Ce n'est pas la lumière qui manque au monde,  
Mais les yeux capables de la voir à travers l'ombre. »  
Adrien Valmont



# Chapitre 1

## L'agression

La vaste salle municipale était bondée. Il est vrai que la prochaine élection s'avérait difficile pour l'actuelle municipalité et son maire Bernard Beauval, absent en ce moment, appelé d'urgence à la préfecture par le député Armand Lestang.

On discutait vivement dans un brouhaha confus de projets pour la ville, les voix s'élevaient, parfois vives, parfois agressives.

Au milieu de la salle, un homme s'agitait au centre d'un groupe qui l'approuvait bruyamment. Il s'appelait Victor Larnac. Il sentait la sueur et la bière. Son visage était dur, sa mâchoire serrée. Un blouson sombre lui couvrait les épaules. Ses yeux brillaient d'une colère froide. Il parlait d'une voix épaisse, un peu cassée, tantôt grommelant, mais qui montait trop vite dès que la colère prenait le dessus.

Antoine, un jeune de 20 ans, se leva pour prendre la parole, et d'une voix forte, demanda le silence. Il avait préparé quelques phrases simples et claires : il voulait parler d'avenir, de justice, de la place des jeunes dans la cité.

Avant qu'il ait pris le micro, un remous parcourut le fond de la salle. Victor Larnac fendit la foule, marcha droit sur lui, le regard dur. Antoine n'eut pas le temps de comprendre : une épaule le heurta, un poing le frappa. Le premier coup le fit tomber sur les genoux, un deuxième coup de botte brutal dans le visage l'étendit sur le dos.

La confusion gagna la salle : il y eut des cris, des chaises renversées, des gens qui s'interposaient. Antoine, le visage en sang, fut relevé par deux amis qui le sortirent de la salle de réunion.

Il ne comprenait pas pourquoi il avait été frappé si brutalement, sinon parce qu'il représentait la jeunesse et surtout

sa parenté avec son grand-père Florent Devernes qui était le grand ami du maire de Clairville.

Aidé par ses amis, il se dirigea titubant à travers les ruelles de Clairville. Cette ville s'étendait au pied des collines, traversée par une rivière lente. Ses rues étroites étaient bordées de façades séculaires qui portaient les traces du temps : pierres vétustes, volets écaillés, enseignes modernes accrochées sur des murs fatigués. Comme au matin de cette histoire, les ruelles et les placettes retentissaient des cris des maraîchers derrière les étals alignés sous des toiles colorées, chargés de légumes fraîchement cueillis, de fromages aux odeurs fortes, de pains encore tièdes. Les voix se mêlaient dans un brouhaha chaleureux.

Antoine, qui aimait pourtant y déambuler, passait cette fois-ci indifférent aux cris animés surgissant des cafés et des terrasses. La ville vivait au rythme de ses habitants joyeux ou vindicatifs, soucieux ou chantant en chœur quelques airs populaires.

Antoine parvint ainsi devant la maison de son grand—père qui s'ouvrait devant un jardin rustique, des arbres fruitiers, des légumes que Florent cultivait avec amour et grand souci d'écologie. Son épouse Jacinthe aimait y planter des fleurs, des roses près de la clôture, des géraniums sur le rebord des fenêtres et des herbes aromatiques dans un coin du potager où le parfum du thym et du romarin se mêlait à celui de la terre humide.

Antoine et sa sœur Constance venaient y courir souvent ou rêver devant le bassin aquatique où retentissait dès le printemps le coassement des grenouilles vertes ou rousses rieuses ou agaçantes.

Un souffle de paix semblait en émaner. Le toit de la maison semblait les ailes de la poule protégeant ses poussins.

Antoine, encore vacillant, sentit ce parfum comme une main posée sur son épaule. Ici, rien n'agressait, rien ne menaçait. Ici régnait la paix.

\*\*\*

## Chapitre 2

### La famille Devernes

En entrant dans la maison, Antoine vit son grand—père en train d'écrire sur la table du salon. En apercevant la tête de son petit-fils, il se leva en poussant un cri.

— Que t'est-il arrivé ? Tu es blessé ?

Antoine lui raconta les événements de la réunion à laquelle il avait participé.

— Papy Flo dit-il, pourquoi veulent-ils nous faire taire, pourquoi ma parole est-elle devenue un danger ?

Florent l'écouta attentivement. Il prit le temps de répondre :

— Antoine, la violence politique n'est pas nouvelle. Elle surgit dès qu'une voix dérange. Et c'est justement pour cela qu'il faut continuer à parler. Si nous nous taisons, l'Ombre gagne, si nous parlons, la Lumière demeure.

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Quelle est cette ombre dont tu parles ?

Florent resta silencieux un instant :

— L'Ombre, Antoine, c'est la peur, la haine, la violence qui surgit quand les hommes refusent de se parler, de s'écouter. Elle n'est pas nouvelle, elle existe depuis très très longtemps. Mais, Antoine, on croit qu'il n'y a plus de lumière, cependant elle est toujours là, la lumière, et c'est elle qu'il faut défendre !

— Tu as raison Papy Flo, l'Ombre ne peut pas supprimer la Lumière, mais elle la recouvre et c'est à nous de la protéger et de la raviver si elle faiblit.

Sa sœur Constance qui était entrée et qui écoutait depuis un instant intervint d'une voix douce.

— Papy Flo, j'étais venue pour te raconter une chose affreuse qui s'est passée dans mon lycée, je vois qu'Antoine lui aussi est venu te raconter son histoire encore plus terrible sans doute.

Antoine hochait la tête :

— Je vais m'en tirer crois-moi. J'ai compris qu'il fallait continuer à parler. Mais toi tu n'as encore rien dit de ce qui t'est arrivé.

À ce moment, Jacinthe l'épouse de Florent, entra dans le salon, suivie de leurs deux filles Lise et Marianne l'aînée. Brouhaha, embrassades, exclamations, Marianne entraîna son fils pour panser et nettoyer sa blessure, heureusement superficielle.

— Papa, dit-elle à Florent, il faut porter plainte, cette attaque a été ignoble.

— Je ne pense pas, répondit Florent. Il ne faut pas exposer davantage Antoine, attirer la presse, attiser la violence, mettre la famille au centre d'un conflit politique. Antoine ne doit pas être réduit à une victime, mais qu'il reste un jeune homme debout. La justice ne guérit pas tout, elle crée parfois plus de problèmes qu'elle n'en résout...

Allons manger maintenant.

À l'invitation de Jacinthe, ils se dirigèrent vers la véranda attenante à la maison, pour le repas qui allait suivre.

## **Florent**

Florent s'assit en bout de table. D'âge mûr, cet ancien professeur de philosophie était un homme d'expérience et de réflexion. Dans sa jeunesse, il avait souhaité écrire un livre au sujet de la violence qu'il apercevait autour de lui. Ce sujet continuait à l'obséder d'autant plus qu'il en saisissait les échos répercutés par les radios ou les télévisions et s'il en croyait son expérience de conseiller municipal d'une ville moyenne, cette violence loin de s'apaiser venait de toucher sa ville et même sa famille.

## **Jacinthe**

Jacinthe était déjà depuis longtemps son épouse. Douce et solide, elle tenait la maison, détestait les éclats, préparait,

accueillait et apaisait. Ses mains travaillaient sans cesse, elle était le socle sur lequel Florent s'appuyait, la gardienne des souvenirs et des liens familiaux. Elle chérissait ses petits-enfants, Antoine et Constance. Elle ne parlait pas beaucoup, mais sa parole était juste et son silence une force.

## **Marianne**

Marianne, l'aînée, était assise à la droite de son père. Elle parlait peu, mais chaque mot semblait pesé, ajusté, comme si elle cherchait d'abord à comprendre avant de répondre. Son regard allait de l'un à l'autre, attentif, presque protecteur. Là où Lise s'enflammait, Marianne apaisait. Elle avait ce don rare : écouter vraiment. Là où Marianne était douceur et intimité, Lise était mouvement, chaleur, spontanéité.

Marianne était infirmière libérale. Elle connaissait les familles du quartier, les personnes âgées, les enfants malades. Elle entrait dans les maisons comme on entrait dans une histoire. Elle écoutait, elle rassurait, elle réparait. Elle était profondément humaine, profondément sensible, parfois trop.

Elle pleurait facilement, mais elle se relevait vite. Elle avait une force qu'elle-même ne soupçonnait pas.

Marianne habitait une petite maison claire, à dix minutes de celle de Florent.

Une maison simple, chaleureuse, vivante : des plantes partout, des livres empilés, des photos de famille, des dessins d'enfants qu'elle soignait, une cuisine où ça sentait toujours le café ou la soupe, un salon un peu en désordre, mais accueillant.

La maison de Marianne était un lieu où l'on entrait sans frapper. Un lieu où l'on parlait, où l'on riait, où l'on se confiait. Un lieu où les voisins passaient, où les amis s'arrêtaient, où les enfants du quartier venaient demander un pansement ou un verre d'eau. C'était une maison ouverte, comme elle.

Son mari était un homme discret, solide, présent sans envahir. Il s'appelait Thomas. Il était professeur de technologie au collège. C'était un homme calme, posé, attentif, qui

parlait peu, mais écoutait beaucoup. Thomas était semblable à Marianne, et c'est pour cela que tout allait bien chez eux.

## **Lise**

Lors de ce repas, en face d'elle, Lise trépignait déjà. Son énergie emplissait la pièce. Elle avait les mains qui parlaient, les sourcils qui montaient, la voix qui s'élevait quand elle défendait une idée. Elle vivait dans l'action, dans les associations, dans les combats du quotidien. Parfois, elle heurtait, mais jamais par méchanceté : son cœur allait plus vite que ses prudences. Et malgré ses élans, elle gardait un sourire lumineux, presque enfantin.

Lise n'avait pas d'enfant. Elle n'avait pas de mari. Elle n'avait pas de drames non plus : juste une vie simple, choisie, assumée.

Elle avait aimé, peut-être, mais elle avait préféré la liberté intérieure à la conformité sociale.

Lise habitait chez son père depuis quelques années. Ce n'était pas par obligation, c'était un choix. Dans la maison, elle était la lumière du matin, celle qui préparait le thé, celle qui rangeait sans qu'on le voie, celle qui devinait quand Florent était inquiet, celle qui accueillait Antoine avec une douceur infinie. Elle était la tante qui comprenait, qui écoutait, qui rassurait par sa volubilité optimiste.

La maison de Florent, avec Lise dedans, devenait un lieu habité, respirant, vivant. Elle y apportait une chaleur silencieuse, une stabilité, une paix.

## **Antoine**

Antoine, le fils de Marianne, observait la scène en silence. Vingt ans à peine, mais déjà cette ardeur qui brûlait. Son regard était franc, trop franc parfois. La violence qu'il avait subie n'avait pas éteint sa flamme ; elle l'avait durcie. Il voulait parler pour sa génération, pour ceux qu'on n'écoute pas.